

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Flanquilles Suprêmes, souvenir de Chemalpo. L'Enfant de Chaur. Le Héros de Brunnaire. Fans y Songer. Nouvelier, poésies. Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mendanicia, chifon. L'actualité, etc., etc.

LE

Systeme Métrique.

Il est inouï, inconcevable, que le peuple américain qui a la réputation d'être le plus pratique du monde, réputation qu'il méritait à beaucoup d'égards, n'ait pas encore adopté le système métrique. S'il s'agissait d'une innovation, d'un simple essai, on comprendrait l'hésitation devant le bouleversement des vieilles coutumes, quelque défectueuses qu'elles soient, mais quand il s'agit d'un système qui est en usage depuis plus de cent ans, qui donne toutes les satisfactions désirables, qui ne présente aucune lacune, qui est en même temps d'une telle simplicité qu'un enfant de dix ans...

Les Etats-Unis bouderaient-ils le système métrique parce que l'Angleterre, la vieille Angleterre moyennaise en tout ce qui a trait à ses coutumes, ne l'a pas encore adopté? Ce serait de l'anglo-saxonomie bien mal placée. Mais il ne saurait en être ainsi longtemps, le système métrique doit infailliblement pénétrer dans les Etats-Unis. Il en a déjà été fréquemment question et son adoption ne saurait tarder.

On a la dénie à la Nouvelle-Orléans comme dans tous les grands centres commerciaux, et il ne serait pas surprenant que des représentants de notre ville soient les agents de cette grande réforme. Les membres du Board of Trade vont se réunir prochainement pour choisir leurs délégués à la convention nationale qui se tiendra à Washington en janvier, et ils leur donneront l'instruction de demander que le gouvernement des Etats-Unis soit requis de mettre un terme aux difficultés que créent les divers étalons de poids, de mesures, etc., en adoptant le système métrique.

C'est là une initiative qui fait grand honneur à notre Board of Trade, et si sa voix est écoutée, comme on doit l'espérer, il aura rendu un service incommensurable à l'Union entière.

Il prend la meilleure voie pour

arriver au but, car sans une loi fédérale qui impose la réforme désirée les populations resteraient fatalement dans la routine. Que la convention de Washington accueille comme elle le mérite la proposition que lui fera le Board of Trade de la Nouvelle-Orléans, l'on verra le congrès s'incliner devant les bonnes raisons invoquées.

LA

Bataille du Cha-Ho.

L'accalmie qui succède enfin sur le théâtre d'Extrême-Orient aux péripéties du 6 au 29 octobre marque d'une manière certaine la fin de la crise du Cha-Ho; elle permet aussi, après des combats d'une durée exceptionnelle, d'embrasser rétrospectivement la bataille d'un regard d'ensemble et fournit le recul qui permet d'en résumer les phases d'un seul coup d'œil.

On se souvient que les premiers mouvements offensifs russes commencent le 6 octobre par le franchissement de la ligne du Cha-Ho et par la marche générale de l'armée dans les trois directions de la station d'Yantai, des mines d'Yantai et de Ban-Yon-Pouza. Après trois jours de combat, les avant-gardes japonaises avaient été repoussées jusque sur le front station d'Yantai-mines de Yantai; Kuroki était délogé de Ban-Yon-Pouza, et au delà duquel les divisions Kachalinski et Rensenkamp menaçaient sérieusement Bensaïon, défilé du par une seule division.

Cette phase préliminaire paraissait avoir démarqué le plan de Kouropatkine, qu'on disait être d'opérer par la gauche et d'atteindre la ligne de communication de Kuroki, en répétant exactement la manœuvre qui avait réussi à l'adversaire sur le premier champ de bataille de Liao-Yang, et rendant, pour ainsi dire, la monnaie de sa pièce au général japonais. Bon ou mauvais, provisoire ou définitif, ce plan se justifiait par cette considération, que la position occupée par Kuroki à Ban-Yon-Pouza menaçait le flanc gauche russe, et qu'il importait d'écarter cette menace avant de songer à s'avancer par la ligne droite vers Yantai et Liao-Yang; il avait conduit lui la configuration montagneuse du théâtre dans la région où devait se prononcer le mouvement enveloppant, et aussi cette circonstance que l'état-major russe ne disposait, pour cette partie du champ de bataille, que de levers d'itinéraires donnant seulement les chemins des fonds de vallées et laissant en blanc sur la carte la montagne, ses crêtes, ses cols et ses sentiers. Beaucoup mieux renseignée à ce point de vue parait avoir été l'armée japonaise, qui, non seulement possédait des productions photographiques de la carte russe de deux versants opposés, — cette carte s'arrête au parallèle de Liao-Yang — mais qui était aussi pourvue de cartes originales pour la région située au nord, jusqu'à hauteur de Tié-liaï.

Un ennemi aussi actif et aussi offensif qu'Oyama ne devait pas laisser un général russe le loisir de développer un plan, quel qu'il fut, mais le contraire au contraire par une riposte à sa façon. Cette riposte se produisit dès le 10; elle visait particulièrement la droite russe, en sorte que la bataille se nouait sur la base d'une double et simultanée tentative d'enveloppement, que chacun des adversaires s'efforçait

de réaliser par son aile gauche, ou vice versa, l'autre sur la ligne de communication. Le 10 au soir, l'armée d'Oka avait déjà dépassé Koudiaza, à cinq kilomètres au nord de la station d'Yantai. Le 11, continuant à refouler avec ses cinq divisions les trois divisions russes (10e et 17e corps) postées au sud du Chi-li hoelle venait border la rive gauche de cette rivière, en gagnant encore quatre kilomètres au nord; en même temps, les télégrammes expédiés du théâtre de la guerre faisaient connaître que la tentative d'enveloppement menée par la gauche russe au delà de Ban-Yon-Pouza n'était toujours qu'à la phase préparatoire et qu'elle se heurtait à la défensive opiniâtre des Japonais, maîtres du défilé de Koualing.

Le 12 au matin, Oka franchissait Chi-Li Ho et venait attaquer la position russe marquée par un affluent sans nom de ce cours d'eau, entre les villages de Pan-kisou et de Tsouonliantai. Après un combat acharné, les 10e et 17e corps se repliaient à la nuit vers le Cha-Ho et s'installaient sur des positions reconquises et organisées à l'avance; cette marche rétrograde était marquée par un épisode désastreux, la perte de la position de Langouchan, sur laquelle l'artillerie de 10e corps perdait seize canons. La nuit suivante, à l'extrême aile droite russe, le détachement du colonel Stakhovitch était délogé de Tsouonliantai et rejeté vers Koulin-pou.

Devant le centre japonais (Nodzu), la situation de la défense n'était pas meilleure. Le corps Zaroubief (4e sibérien) avait rétrogradé la veille 11, de la station d'Yantai jusqu'à Ouliatka; il y était débordé dans la nuit du 11 au 12, et, le 12 au soir, rétrogradait aussi vers le Cha-Ho.

Ces progrès de la manœuvre japonaise étaient accompagnés de compensés par une avance égale de la gauche russe au delà de Ban-Yon-Pouza. Kuroki était resté maître des défilés de Koualing, de Toumingling et de Kaou-Diaou; dans la nuit du 12 au 13, une contre-attaque japonaise se produisit avec succès contre une hauteur dominante voisine de Toumingling; la perte de cette hauteur paralysait définitivement l'offensive de 3e corps sibérien (général Ivanof), vers Bensaïon et mettait fin à la tentative russe d'enveloppement.

Dans ces conditions, la journée du 13 ne pouvait qu'être décisive; et, en effet, quand on a résumé les événements, on s'aperçoit que, le soir, la partie était définitivement gagnée par les Japonais. A leur gauche, la lutte se bornait à un duel d'artillerie par lequel ils préparaient violemment pour le lendemain l'attaque des positions du Cha-Ho; mais il avait paru impossible à Kouropatkine de continuer à occuper Sa-Liou-Ho-Tsé, où le détachement Michtchenko se trouvait depuis le 10, comme organe de liaison entre le centre et l'aile droite russes. A six heures du soir, Michtchenko recevait l'ordre de se replier sur le Cha-Ho; en même temps, le général Ivanof était rappelé de Toumingling vers Ban-Yon-Pouza.

La question se posait alors de savoir où se termineraient ces mouvements de retraite, si les Japonais ne les accélèrent pas par endroit jusqu'à provoquer des déroutes partielles, enfin si l'armée ne serait pas reconduite en désordre vers Moukden et coupée des passages de Khon-Ho. Ces menaces s'adressaient particulièrement à l'aile droite russe, que les péripéties de la

journée du 14 mettaient à deux doigts de sa perte et qui passait la nuit suivante, pour ainsi dire, entre la vie et la mort. La brigade japonaise qui avait délogé le détachement Stakhovitch venait jusqu'à Koungpou; elle s'était plus qu'à onze kilomètres du pont de pierre sur le Khon-Ho. Son artillerie pouvait presque canonner la station de Sou-tou, où Kouropatkine avait son quartier général. Contre cet enveloppement si près d'être consommé, Biderling déployait la réserve de son secteur, constituée par le 6e corps sibérien. Au centre, deux divisions japonaises, Kouropatkine déployait sa propre réserve, la réserve générale, l'instrument destiné d'abord aux grands coups de l'offensive, réduit maintenant au rôle ingrat de parer les coups de l'adversaire et de lui disputer chaque pouce de terrain. Cette tâche, menée par Kouropatkine même avec une vigueur qui témoignait à elle seule du danger de sa position, ne venait à bien que le lendemain 15, au moment où la vaillante sibérienne brigade des tirailleurs sibériens parvenait à arracher à l'adversaire la colline de l'Arbre-Jaolié.

Des lors, accrochée à ce point d'appui, et profitant de l'épuisement de l'adversaire, l'aile droite russe pouvait respirer. Cet instant de répit, suivi par les attaques et les contre-attaques du 15, du 16, puis par une nouvelle offensive russe le 17, vers Cha-Liantse, marquait l'origine d'une lutte d'usure qui permettait de rectifier quelque peu le dispositif russe, mais qui ne changeait pas fondamentalement la situation.

L'armée russe était revenue à ses positions initiales du 3 octobre, le 19 et le 20, les Japonais ne l'y inquiétaient plus. Le seul résultat acquis par elle après deux semaines de péripéties et d'efforts se réduisait à la possession du défilé de Ban-Yon-Pouza. Si ce n'est là que peu de chose, après de ce que la bataille aurait pu fournir, il y a eu aussi quelque mérite pour le commandement russe à soutenir sans faiblir les attaques forcées du 14, à les amortir le 15 et le 16, à les déconcerter le 17, et à rester finalement maître du terrain convoité et des précieux passages qui ouvraient aux Japonais l'accès de Moukden.

Le Jubilé du Tambour de Solférino.

Dans quelques jours sera célébré un touchant jubilé, celui du tambour de Solférino, Jean-Frédéric Hest, qui va accomplir sa soixante-dixième année. Ce vieux brave a fait comme tambour les campagnes de Crimée et d'Italie. Il tira au sort en janvier 1855 et alla rejoindre immédiatement le corps expéditionnaire de Crimée sous les murs de Sébastopol.

En Italie, où il faisait partie de la division Forey, il fut cité plusieurs fois à l'ordre du jour, et se couvrit de gloire, notamment le jour de la sanglante bataille de Solférino. Pendant dix heures, il battit la charge et monta le premier à la fameuse tour, centre de la résistance des Autrichiens. Il prit de nouveau du service pendant la guerre de 1870, combattit sous Paris et fut fait prisonnier non par les Prussiens, mais par les commandants, qui lui prirent son tambour de la campagne d'Italie. Il n'a jamais pu le retrouver.

Le tambour de Solférino est un petit vieillard alerte, très gai, qui aime volontiers à narrer ses sou-

venirs. Avec un de ses compagnons d'arme, il a écrit de très curieux mémoires, naturellement inédits, sur les campagnes auxquelles il a pris part.

LE PREMIER CONCOURS

DE CESAR FRANCK.

M. Duquesnel rappelle une amusante anecdote sur le premier concours à Paris de César Franck. L'épreuve comprenait la lecture à première vue de ce morceau particulier qu'on appelle une "fugue", ce qui est le développement, par imitation et combinaison, d'un thème ou sujet. C'est le type le plus rigoureux d'une composition musicale "déductive", où tout procède d'un élément mélodique initial.

L'élève se mit au piano, déchiffra sans hésitation et "transposa" le morceau, ce qui était un véritable tour de force. Zimmermann, fier de son élève, fut soigné de signaler l'incident à Cherubini, le directeur du Conservatoire, qui était assis, suivant l'usage, le président du jury.

Le vieux Cherubini était, d'ordinaire, assez grognon, et volontiers de méchante humeur. — "Bébé, bébé, — il en roucouillait, dans son patois franco-italien. — Ma ça n'est pas dans les habitudes! ce petit il ne peut pas concourir!"

— Tu plaisantes, mie amigou-répliqua Carafa, qui faisait partie du jury — c'est parce qu'il a fait mieux qu'on l'exige, que tu voudrais le mettre hors concours. Voyons, Salvatore, ça n'est pas possible!"

— Je suis pour le règlement — répliquait imperturbablement Cherubini — ça est très bien et qu'il a fait, mais ça est contraire au règlement.

Le jury décerna trois premiers prix et deux seconds prix à divers élèves, sans qu'il fut question de jeune César Franck. Après quoi Cherubini, faisant une grimace à son ami Carafa, qui pestait, en frappant du poing la table ronde couverte du tapis de drap vert autour de laquelle siége le jury, dit:

— Maintenant nous allons nous occuper de Monsieur Franck. Quel férens nous pour lui!... Moi, je propose de lui décerner notre "premier grand prix d'honneur" exceptionnel!"

Tout le monde se mit à rire et le prix d'honneur fut voté à l'unanimité.

"Comédiant!" dit Carafa, moitié vexé, mais tout à fait content.

Exploit Gastronomique.

Phil Melloy, vient, dit une dépêche du "Daily Telegraph", de mourir à Dubuque (Iowa) après un exploit gastronomique sans précédent. A la suite d'un repas de 5 dollars, il a, en dix-neuf heures, dévoré 85 livres de bœuf cru, trois grandes boîtes de conserve de saumon et quatre gâteaux aux pommes.

Il paraît que Melloy, dont l'estomac était élastique et qui portait un vêtement en caoutchouc spécial pour accomplir ses proesses, a eu au quadruple de son grosneur ordinaire. On a dû le ramener chez lui et le mettre au lit, d'où il revint à terre, incoherent. Il a succombé après une terrible agonie.

UNE Banque Historique.

Les journaux anglais annonçaient, ces jours derniers, le déménagement d'une banque célèbre de Londres, la maison Coutts et Cie, qui vient de transformer son installation. On n'a pas, à l'étranger, attiré l'attention sur ce petit événement. Mais il n'en a point été de même en Angleterre, où la banque Coutts est considérée comme une sorte d'établissement national.

C'est dans ses coffres, en effet, rappelle un de nos confrères, que se trouve renfermée la plus grande partie des bijoux de l'aristocratie anglaise, qui ne les en retire que pour les grandes occasions. On assure que certains dépôts d'objets de prix, effectués au moment de la Révolution française, n'ont jamais été réclamés par leurs propriétaires ni par les héritiers de ceux-ci.

Depuis que le roi George II a choisi cette maison de banque pour son usage personnel, elle est devenue la banque de la cour d'Angleterre. Comme la reine Victoria, le roi Edouard y possède son grand-livre particulier, relié en maroquin rouge. Les dossiers de correspondance sont renfermés, comme bien on pense, une foule d'autographes célèbres. En effet, en outre de la maison royale et de l'aristocratie anglaise, la banque Coutts et Cie a compté parmi ses clients des célébrités comme Wellington, Nelson, Pitt, Macaulay, Walter, Scott, Charles Dickens, etc.

Et, avec eux, elle a fait son entrée dans l'histoire.

Edison brûlé par les rayons X.

La science a des découvertes terribles. Nous avons annoncé dernièrement qu'un des aides du laboratoire d'Edison était mort brûlé par les rayons X. Aujourd'hui, il nous faut enregistrer une nouvelle victime et cette victime est l'illustre savant lui-même.

Lui aussi a été brûlé et il éprouve des souffrances intolérables. Il a déclaré à son ami qu'il n'avait aucun espoir de guérir. Il souffre des douleurs insupportables que nul remède ne peut soulager et la mort seule mettra fin à son mal.

THEATRES.

THEATRE GREENWALL.

Aux deux représentations d'aujourd'hui la troupe Kiltwin-Merville obtiendra au Théâtre Greenwall le même succès que depuis dimanche dernier.

Pour la semaine prochaine elle a choisi "Thémis", une intéressante pièce tirée par Chateaubriand de son roman d'amour de Marie Corelli.

TULANE.

Le Tulane achève triomphalement la semaine avec "The Forbidden Land". Cette pièce sera donnée en matinée aujourd'hui.

A partir de demain "The Sultan of Sulu", une comédie musicale de George Ade, le brillant humoriste.

GRAND OPERA HOUSE.

L'intérêt du public au magnifique drame qui s'appelle "The Christian" est aussi grand à la fin de la semaine qu'au commencement.

ORPHEUM.

Comme diversifié on ne saurait trouver mieux qu'à l'Orpheum. On y passe vraiment une bonne soirée. Le programme de la semaine prochaine ne le cède en rien aux précédents.

CRESCENT.

George Sidney et sa troupe ont fait rire cette semaine les Néo-Orléanais par milliers avec leur pièce si comique qui a pour titre "Busy Izzy".

La semaine prochaine un des plus beaux drames de la scène américaine, "The Sign of the Cross", tient l'affiche au Crescent.

L'ESPRIT DES ATHENS.

Les petites amies pratiques: — Ah! que je sache si je dois répondre aux... avances de Giontran, dites-moi donc, monsieur Kasul, vous qui fréquentez la même salle d'écrimage, s'il a l'habitude de... rompre.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PARAIRES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$18.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris: \$15.00. Un an \$45.00. 6 mois \$22.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$12.00. 6 mois \$6.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris: \$2.50. Un an \$15.00. 6 mois \$7.50.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, ne sera vendue séparément. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent adresser aux marchands.

Non acceptés par nos agents de vente par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITEMENTS SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LA DELAISSEE

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIEME PARTIE

Le Calvaire de l'Enfant.

Nuite.

"Ce départ qui peut paraître inopiné, était, paraît-il, projeté

depuis longtemps. "La duchesse de Morcel, compte passer avec son mari, six mois au moins, chez son père, M. Jack Greywet, le "roi du caïre", et dans les diverses résidences abondamment pourvues, que celui-ci possède aux Etats-Unis.

Quoi qu'elle se disposât forte, résignée à un abandon, auquel elle avait cru dès le premier soir, lorsqu'elle attendait en vain Gaillain, elle ressentit toute l'impression de cette nouvelle trahison.

Un tremblement, une pâleur, une poussée au cerveau... l'impression que le sang se retirait de son cœur pour lui monter en une seule bouffée un visage.

Décidément, cet homme, beau, frivole et enchanteur, était un misérable.

Il s'en allait pour six mois... depuis longtemps, ce voyage était projeté... et il ne lui en avait même pas parlé.

Mensonges, toujours mensonges, ses promesses, ses baisers! Et elle se souvint surtout de leur dernier rendez-vous, de la scène dans le pavillon, au cours de laquelle il la contraignait à une promesse, celle de devenir une sorte de maîtresse officielle, la liaison d'à côté, que tout le monde connaît, que la femme légitime accepte, la seule réparation qu'il pût lui donner à elle, la seule reconnaissance qu'il pût faire de l'enfant.

Là encore il la trompait.

Conscient ou non, qu'importe! Les deux mille francs que contenait la bourse d'or, glissée le jour précédent dans la manotte de Jacques, formaient le paiement des rendez-vous du pavillon de chasse.

Il était parfaitement conscient. Il savait qu'il mentait. Et elle se revit en présence, quelques minutes après les derniers serments échangés, de la duchesse de Morcel, l'attendant immobile contre la tige de buche, près de la vaste pièce d'eau morte où les nénuphars blancs perçuaient parmi les crouppissements verdâtres.

Le visage pâle et grave de cette jeune femme, si riche et si à plaindre, l'expression de son regard où se lisait autant — peut-être plus — la pitié que le reproche, sa façon de la quitter, après quelques brèves et simples phrases, sa démarche, le long du sentier étroit, où craquaient les branchettes sèches et les feuilles mortes, tout lui revint, jusqu'à son brusquement de cœur à elle, la faiblesse qu'il prenait alors, la contraignant de s'appuyer aux planches vermoulues, sentant la moiteur de la cabane abandonnée.

Oui, c'était fini... fini! Un grand soulagement entra dans l'âme de Germaine.

Une éclaircie d'abord faible, commença insensiblement se soulever la voile des ébranlés qui ca-

che l'azur et l'or d'un horizon, — se produisit dans le sien.

Et tout à coup, le déchirement qui montre l'aube radieuse d'une ère nouvelle.

Elle aimait Henri d'une grande, d'une profonde amitié. Elle l'aimait d'amour... Avec lui ce serait la paix... Ce serait le bonheur.

Elle s'appellerait madame Henri Gaillain. Ce nom, elle le prononça tout haut.

Et à cette sorte d'ivresse, qui l'emplissait subitement, se mêla un sentiment inépuisé jusqu'alors.

Il eût pu lui venir depuis la veille, depuis le moment où elle promettait au jeune compositeur de musique, de l'épouser.

Elle en subissait seulement la sensation qui l'emplissait d'un trouble plutôt pénible. Elle s'appellerait madame Gaillain! Pourquoi fallait-il que le nom de l'un — donné ou ne savait par qui, puisqu'on ne lui avait pas donné de parents — fût le prénom de l'autre?

"Gaillain" de Morcel. Henri "Gaillain". Forcément, alors qu'elle ferait tout pour le reposer, le souvenir du duc risquerait de surgir, quand elle entendrait le nom de son mari, qui allait être le sien. Quelle singulière coïncidence! Cela était bien, la Fatalité. Germaine fit sur elle, un grand

effort. Elle froissa la feuille, où elle venait de lire, la nouvelle du départ du duc et de la duchesse de Morcel, le jeta dans la cheminée, et fit sa toilette, en n'y voulant plus songer.

Une heure plus tard, les trois coups contre la porte, lui annonçaient la visite du compositeur.

Elle ouvrit vivement. Le sourire aux lèvres, un franc sourire heureux.

Avant de partir donner ses leçons, son voisin avait voulu, lui souhaiter le bonjour.

Elle lui vint un journal dans la main. — Ah! dit-elle, vous venez de lire... — Oui... et vous avez? — Cela m'est tombé sous les yeux... Vous ne vous étiez pas trompé, mon ami, vous aviez eu la véritable intuition de ce qu'était cet homme.

— Un don Juan, le coureur d'aventures dont s'occupe le Paris mondain et oisif, qui n'a point à s'occuper d'autre chose... — Non parlons plus jamais! — Non jamais... Dans quelques semaines, si vous le voulez, Germaine, vous serez ma femme.

— Oui, je le veux. — Pourtant, Henri, réfléchissez encore, n'avez-vous point de regret.

— Moi, des regrets?... Puisque je vous en supplie de lier nos deux vies!

— Je crains parfois que la passion vous aveugle... Il est de mon devoir, de vous faire tout peser.

— La passion ne m'aveugle point... Mon sentiment vous le savez, est raisonné.

— Vous êtes la femme digne d'être aimée, et je vous aime. — Alors, nous nous marierons. — Bientôt? — Anxieté que vous voudrez. — Je crois que nos papiers ne seront pas longs à rassembler.

— Vous êtes orpheline. — Je ne me suis jamais connue ni père ni mère, ni aucune famille.

— Nous n'avons de consentement à attendre, ni à demander. — Si les braves gens qui m'ont élevé, veulent venir à ma noce, si vos parents nourriciers le veulent aussi, nous serons, je crois, autour de nous, tout ce qui nous affectionne sincèrement au monde.

— Oh! oui, sincèrement. — Eh bien, Henri, voilà, moi, ce que je vais faire: retourner à Pargnies, annoncer cette nouvelle à mes braves parents; et en restant quelques jours avec mon petit Jacques... — La voix de la jeune femme faiblissait.

— Notre petit Jacques, fit Henri, notre enfant à nous deux. — L'aimerez-vous, l'aimerez-vous, mon pauvre mignon? — Je l'aime déjà.

— Mais plus tard, qui sait?

— Germaine, écoutez-moi encore, je dois vous répéter ce que je vous ai dit?... — Je suis un enfant du hasard, le hasard ou l'amour, n'est-ce pas la même chose? — A ce titre seul, un innocent ne vous me de l'amour, est un être qui m'est sacré.

— Non seulement ma sympathie, ma protection, vont vers sa faiblesse, mais un impératif de voir m'enchaîne à lui.

— Germaine, je vous jure ici, que je serai pour Jacques un père, que si nous avons des enfants, je ne ferai point entre lui et eux de différence, qu'il ne pourra jamais penser, qu'il n'est point en affection et en sollicitude de leur égal vis-à-vis de moi.

— Merci, je vous crois... Vous ne me le répétez point, que, en dépit de mes réticences, je m'aurais point de doute... Mais les larmes d'une mère, naissent des certitudes mêmes... — Ce sont les dernières.

— Elles vont disparaître. — Je vous dirai tout... — Taisez-vous... vous me devriez moins que je vous devrais non seulement la satisfaction du cœur, celle de l'esprit.

— Il y a deux ans que je vous connais, je ne vous ai jamais dit, combien d'envies vous m'avez fait, je vous devais, combien de pensées musicales, d'interprétations nouvelles, de sons égrégés sous mes doigts, alors que mon âme cherchait la vôtre.